

Tension entre la position de la psychose et le sujet comme effet du signifiant

L'expérience des présentations cliniques du Cardo a ceci de remarquable qu'elle confronte le patient, le psychanalyste et l'ensemble de l'assistance à la dimension du signifiant en ce qu'il a de surprenant et dynamique. Et en effet, le signifiant, tel que mis en lumière par Lacan, occupe une place tout à fait centrale. À ce titre, la façon d'entendre le signifiant conditionne toute la pratique de la psychanalyse ; ce qui implique fondamentalement de recevoir le signifiant indépendamment des considérations liées au diagnostic différentiel. Si la question de la psychose est interrogée lors des rencontres du Cardo, il s'agit ici de se demander en quoi la psychose éclaire ce qu'il en est du signifiant. Je tiens à préciser que mon propos s'appuie sur le séminaire de lecture que je mène par ailleurs. Il sera donc question de *Logique de l'inconscient - Lacan ou la raison d'une clinique* de Christian Fierens, et plus exactement le sous-chapitre intitulé « La différence diachronique propre au signifiant ».

1. Le processus signifiant mis en lumière par la position de la psychose

Par « la différence diachronique », il faut entendre le processus symbolique de la fonction du signifiant au sens lacanien du terme. Nous verrons plus loin comment la fameuse hallucination verbale « truie » citée par Lacan dans son texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958) permet de repérer la façon avec laquelle le processus signifiant - en tant qu'il implique la différence diachronique - se rencontre dans la clinique psychanalytique. Il peut paraître subversif de présenter la fonction signifiante à travers la question de la psychose. La plupart du temps, la psychose est bien vite ramenée à la citation de Lacan selon laquelle ce qui du symbolique est rejeté fait retour dans ce que l'on nomme le « réel », témoignant ainsi de la forclusion du signifiant du Nom-du-Père qui empêche l'entrée dans l'identification projective. Faute de l'inscription de ce signifiant, le psychotique n'aurait pas de désir. Comme symbolique et réel sont amalgamés ou holophrasés, toute manifestation de désir s'apparenterait à une irruption débordante, une jouissance à limiter, à contenir au moyen notamment d'identifications imaginaires à soutenir. L'idée a priori étant que faute d'avoir un accès au symbolique, le psychotique ne pourrait pas assumer le désir qui le confronterait à un anéantissement de lui-même, une négation mortifère à prévenir. Il faut bien préciser que cette lecture repose en fin de compte sur une conception linguistique du signifiant qui consiste à dire que dans la psychose, il n'y a pas de différence entre le signifié et le signifiant. J'ajoute qu'un tel abord de la psychose coupe d'emblée court à la dynamique de la cure analytique puisqu'il invite à soutenir les identifications imaginaires, quand il s'agit au contraire d'accentuer le processus symbolique d'effacement de l'imaginaire propre à la fonction signifiante.

Sur ce point, il faut faire remarquer que dans le *Séminaire Livre III Les Psychoses*, Lacan s'attache essentiellement à montrer que les psychoses ne peuvent s'entendre que par le signifiant, c'est-à-dire à considérer la différence inhérente au signifiant lui-même à partir de sa répétition. Lacan met ainsi sur la voie de ce que deviendra le signifiant dans le Séminaire *L'Identification*. Autrement dit, dans ce séminaire tenu en 1955-1956, il n'est pas tant question de la psychose, que du signifiant pris dans le mouvement d'énonciation tel que le met en lumière la position de la psychose. Que montre la position de la psychose quant au processus de la fonction signifiante ? C'est précisément ce que j'entends discuter avec vous.

2. « La psychose » conçue comme « absence de signifiant » ?

Il est possible de lire l'œuvre de Lacan sans avoir à ressortir les citations saillantes qui ont tendance à l'emporter sur le reste, voire parfois à biaiser l'énoncé de Lacan lui-même. C'est par exemple le cas avec la formulation qui résonne dorénavant comme une antienne : « Ce qui a été forclos du symbolique réapparaît dans le réel ». Cette phrase finirait presque par caractériser la psychose.

À la page 34 de *Logique de l'inconscient - Lacan ou la raison d'une clinique*, Christian Fierens dit une chose qui peut surprendre tant nous sommes habitués à penser la psychose à partir de la « forclusion du signifiant du Nom-du-Père » souvent entendue comme ce qui empêche l'instauration du symbolique. Écoutons-le : [cette hallucination verbale « truie »] « semblerait concerner un diagnostic spécifique : « la psychose », dont on sait qu'elle a parfois été comprise comme « absence de signifiant ». Il est intéressant de relever que malgré l'évidence du signe clinique qu'est l'hallucination verbale, malgré aussi le fait que la psychose est clairement le propos du texte de Lacan - en témoigne son titre explicite -, Christian Fierens emploie le verbe au conditionnel au moment où il est question de diagnostic. Ceci rejoint un détail qui m'intrigue toutes les fois où je me réfère à ce texte de Lacan. Son titre est « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». Mais sitôt passée la première page, le titre devient « Du traitement possible de la psychose » en haut des pages suivantes. Or ce qui amène Lacan à aborder la psychose, à savoir « La question préliminaire » du signifiant, passe tout simplement à la trappe et ce n'est pas sans conséquence, puisqu'on en retient généralement la définition du champ conceptuel depuis lequel peut s'envisager le traitement de la psychose. Sans « La question préliminaire », le savoir conceptuel construit pour rendre compte de la psychose pourrait bien conduire le clinicien à inscrire le psychotique lui-même dans cette conception. Il n'est alors qu'un pas à faire pour considérer le savoir sur la psychose comme vérité de ce qu'est la psychose. C'est la raison pour laquelle il faut sans cesse revenir à l'indication de Kant : les conditions de l'objet sont du même coup les conditions de l'expérience, de mon expérience de l'objet. Sans cela, nous quittons le champ de la psychanalyse : il n'y a pas d'objet (au sens : de patient) indépendamment de mon expérience de l'objet (au sens de : de ma rencontre avec le patient, même si elle est d'emblée poussée dans l'objectivation extrême).

Cette optique de la forclusion du signifiant du Nom-du-Père présente un triple problème : 1. S'attacher à soutenir une « absence de signifiant » implique de facto une conception déficitaire de la psychose. 2. Selon ce schéma de penser, la question de l'énonciation, et donc de l'inconscient, ne se pose plus. Cette question est d'importance puisqu'elle conditionne la possibilité de l'expérience d'une psychanalyse pour qui occupe une position de psychose. Il faut bien rappeler que dans son Séminaire *Les Psychoses*, Lacan cherche à montrer que les hallucinations sont verbales et que donc elles se présentent sous le jour du signifiant. 3. Bien plus, les hallucinations verbales ont l'intérêt d'accentuer une focalisation sur ce qu'il s'agirait de mobiliser, à savoir la fonction du Nom-du-Père comme ce qui met en jeu le mouvement de l'énonciation, le mouvement du processus symbolique qui fait l'articulation signifiante. Les hallucinations verbales produisent une fixité telle que la fonction du Nom-du-Père ne peut se réaliser. Dans cet arrêt sur image dont témoigne l'hallucination verbale, le mouvement d'énonciation qui en passe par la mise en jeu de la différence dans le signifiant lui-même, n'en est que plus clair. Christian Fierens peut ainsi affirmer que « l'analyse de l'hallucination réfute cette théorie [de « l'absence de signifiant »] en même temps qu'elle précise la place spécifique de la différence diachronique dans la psychanalyse ». Loin de se réduire à une « absence de signifiant », la position de la psychose met au contraire en lumière la fonction symbolique du signifiant lacanien d'où opère le mouvement d'énonciation selon l'inconscient.

3. L'apparition du signifiant et l'attribution subjective

« La production de « voix » (l'hallucination verbale) est identiquement « la production d'une chaîne signifiante » ; cette formulation de Christian Fierens reprend ce que dit Lacan à la page 533 des *Écrits*. Une pareille production implique d'emblée une diachronie qui met en tension deux positions. À première vue, il peut paraître étonnant de parler ici de diachronie là où nous aurions tendance à vouloir

parler de dialectique. Une certaine habitude de penser invite en effet à rapporter cette « production d'une chaîne signifiante » à la dialectique du désir qui situe le désir du sujet dans sa dépendance à la demande et au désir supposés du grand Autre. Mais il convient de l'entendre tout autrement. Il s'agit en effet de mettre en lumière la différence diachronique comme processus symbolique qui produit une différence dans le signifiant lui-même, comme l'indique très clairement Lacan en 1962 dans son séminaire *L'Identification* où il présente cette logique de l'inconscient qui en passe par la fonction du signifiant S1-S2 et du huit intérieur d'après une logique ou diachronie propre à l'inconscient. Je renvoie notamment à la leçon du 27 mars 1963.

Le processus diachronique suppose une tension entre deux positions. Je cite ici l'auteur : « une position de départ d'un signifiant s'imposant par lui-même et une position d'arrivée d'attribution subjective où le signifiant premier s'interprète. La production d'une hallucination va de S1 à S2, comme pour toute déformation du signifiant ». Parler de logique ou diachronie, plutôt que de dialectique, entraîne une remise en question de la causalité puisqu'elle suppose le mouvement de création de l'inconscient à partir d'une temporalité qui lui est propre, à savoir le temps comme ce qui surgit depuis cette « position de départ d'un signifiant s'imposant par lui-même ».

L'auteur dit ceci qui fait entendre la dimension du temps comme surgissement propre à l'inconscient : « L'apparition du signifiant s'imposant par lui-même suppose qu'il n'est pas produit par un individu agissant préalablement comme cause effective de ce signifiant ». Ceci revient à dire d'une part que le signifiant advient depuis un mouvement que l'on ne peut pas fixer en un point de départ ou d'origine, et d'autre part qu'aucun sujet psychologique n'en est à l'initiative. Le signifiant, qui s'avance ainsi, est d'abord produit par et pour le mouvement d'énonciation qui opère avec la différence diachronique. Il est important de noter que la question du sujet n'intervient jamais que comme effet du processus symbolique de la fonction signifiante, c'est-à-dire non pas dans un second temps - car cela supposerait qu'un second temps suive chronologiquement un premier temps -, mais dans un temps que l'on peut dire de récupération, d'assimilation ou d'appropriation qui vise à fixer le mouvement de surgissement en un point temporel chronologiquement stable ou repérable. Je cite à nouveau l'auteur : « Le point d'arrivée au contraire comporte une « attribution subjective » [cette formulation est de Lacan ; nous pouvons la lire à la page 533 des *Écrits*. Je reprends :], du signifiant et le concours du « sujet ». Si bien que le signifiant premier n'est le plus souvent entendu qu'au moment où il a déjà été déformé en S2. »

Ce processus dynamique, qui repose sur cette mise en présence de deux dimensions hétérogènes, constitue la grammaire de la différence diachronique ; laquelle grammaire implique la mise en jeu du verbe comme charnière qui donne l'impulsion du mouvement d'énonciation. Le signifiant S1 (en tant que nom et argument) dépend toujours déjà du signifiant S2 (en tant que phrase, fonction ou verbe). C'est ainsi que le sujet grammatical se voit représenté par le signifiant S1 à condition toutefois que S1 passe à la dimension d'un signifiant S2 devenu phrase : c'est le temps d'apparition du signifiant. Du même coup, le sujet représente le signifiant S1 pour le signifiant S2 : c'est le temps d'attribution subjective. Il représente en effet le saut qui va de la dimension homophonique du signifiant (en tant que nom et argument) à la dimension grammaticale du signifiant (en tant que phrase, fonction ou verbe) à partir desquelles opère la dimension logique du signifiant (en tant que contradiction ou non rapport entre la dimension homophonie et la dimension grammaticale du signifiant). Christian Fierens précise encore ceci : « Cette dérive vers S2 peut cependant se faire de diverses façons : la symphonie de S2 distribue plusieurs voix sur différentes portées musicales. Dès lors, la « voix » ne fera pas entendre dans une application singulière supposée primitive, mais au nombre pluriel de ses différents sujets grammaticaux possibles ». C'est ce que nous allons maintenant voir en revenant sur le fameux exemple de l'hallucination « truie » cité par Lacan dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ».

4. « Je viens de chez le charcutier »

Contrairement à l'idée reçue selon laquelle ledit psychotique n'a pas accès au symbolique, nous allons maintenant voir comment la production d'une hallucination repose au contraire sur le processus diachronique. Dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », à la page 534 des *Écrits*, Lacan cite cet exemple désormais bien connu. Ce jour-là, lors d'une présentation clinique, une patiente fait part à Lacan d'une hallucination verbale. Alors qu'elle croise son voisin, ce dernier lui lance l'injure « truie ». Et Lacan de lui demander ce qui « avait pu se proférer l'instant d'avant » ; autrement dit, il lui demande quel signifiant aura précédé l'hallucination. C'est « Je viens de chez le charcutier » qui s'est dit, sans qu'on en connaisse l'origine ou l'auteur. Je cite Christian Fierens : « La phrase, dans son entier, vaut comme signifiant S1. Qui était visé dans ce *Je* ? D'abord personne, sinon la pure pierre d'attente d'une attribution subjective ultérieure. L'attribution subjective, comme S2, est polyphonique et peut donner au *Je* différentes valeurs possibles ». Car en effet, qui est *Je* ? L'hallucinée ? La mère de l'hallucinée ? Le voisin ? Là, pas moyen de fixer quoi que ce soit. « Mais, dit l'auteur, « truie », dans sa dimension d'injure, a oublié la trace de S1 et a simplifié la polyphonie de S2 ; l'hallucination proprement dite apparaît comme une réduction de S2, refrain et rengaine d'une symphonie perdue ».

Cet exemple est éclairant en ceci qu'il donne à voir les trois dimensions à l'œuvre dans la production d'une chaîne signifiante. Un : le temps d'apparition du signifiant S1 « Je viens de chez le charcutier ». Deux : Le suspens du signifiant dans lequel subsistent l'ouverture pour chacune des voies simultanément maintenues. Trois : la réplique « truie » apporte une conclusion précipitée qui interrompt le processus de production de la chaîne signifiante. Non seulement ce mot « truie » coupe court à la polyphonie du processus diachronique, mais il se voit chargé d'une « intention de rejet » qui cherche à un ancrage dans la réalité et ainsi à les moyens d'interrompre sa déformation discursive. Et Christian Fierens de dire : « il [« truie »] fixe le signifiant en *mot* et clôtüre la différence diachronique [...]. Par cette « intention de rejet », le mot *Truie* se présente ici comme purement imaginaire et précipite la plurivocité de S2 vers son point d'arrivée, clôtüre du signifiant ». Il est alors illusoire de chercher à raviver le mot « truie » pour en faire un signifiant, puisque sa fonction consiste justement à court-circuiter la production de signifiant au moyen d'un imaginaire cru pour mieux cadenasser le mouvement d'énonciation. C'est en ce sens que la position de la psychose met en lumière la manière avec laquelle le mouvement du signifiant est précisément empêché.

L'hallucination témoigne ainsi d'une fixation du signifiant en mot (dans sa dimension strictement imaginaire). Je cite l'auteur : « Le temps de « suspension », propre au S2, lui donne sa valeur réelle : l'hallucination prend une valeur de réalité proportionnelle au temps que comporte son attribution subjective. L'hallucination nous présente le résidu *conclusif* d'un mouvement S1-S2 de différence diachronique ». Par « résidu conclusif », au-delà de l'hallucination, il faut y entendre tout ce que vise le langage de la connaissance ou de la raison commune, à savoir « le même moment conclusif où la réalité prend un poids proportionnel au temps pour comprendre qui l'a précédé » ; cette formulation est de Lacan (*Écrits*, p. 533). Autrement dit, et cela peut surprendre, l'hallucination repose sur une structure semblable au langage de la raison commune. Tandis que dans le processus de la cure analytique, il n'est pas question de prêter attention à tout ce qui relève de ce moment conclusif, mais bien de porter la « différence diachronique en acte » au gré des déformations discursives à l'œuvre en vue d'une autre dérive toujours possible (S2). Il s'agit ainsi de suspendre la « conclusion réaliste » et l'hallucination pour suspendre leur clôtüre précipitée qui ferme la porte à la déformation diachronique du signifiant.

Que devient le sujet dès lors que le mouvement du signifiant est ainsi empêché ? Le sujet se présente dans les intervalles des trois dimensions que nous avons vu plus haut : apparition du signifiant, suspension oscillante, précipitation conclusive. Si le sujet apparaît comme instance signifiante grammaticale et comme effet du signifiant, avec l'hallucination, il se présente comme instance subjective imaginaire où le sujet dans son mouvement d'apparition, se voit finalement confondu avec l'individu de la connaissance, comme accentuation du principe de réalité. L'individu en position de psychose - mais peut-être convient-il davantage de parler d'individu tout court - finit par clôturer hâtivement le signifiant, lequel individu oublie le mouvement du signifiant, et donc avec lui, le sujet du signifiant. C'est ainsi que s'entend la formulation de Lacan : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Il revient ainsi au psychanalyste de ne pas oublier le sujet comme effet de

Mise à ciel ouvert des cartels du Cardo

signifiant derrière cette structure de l'hallucination qui est identiquement celle du langage de la raison commune (conception linguistique du signifiant) qui repose sur une précipitation à conclure sur le mode du principe de réalité. Peut-être alors peut s'entendre la dimension du sujet comme résonance du dire à l'œuvre en toute parole libérée de l'obligation de correspondre avec la réalité.

Toulouse, le samedi 3 octobre 2026,
Freddy Guilloteau